

BRILL

Review: [untitled]
Author(s): G. S.
Source: *T'oung Pao*, Vol. 7, No. 2 (1896), pp. 182-191
Published by: BRILL
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/4525195
Accessed: 09/02/2011 05:47

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao.*

http://www.jstor.org

anstatt *keiner*, *uf* anstatt *auf*, *Knöppe* anstatt *Knöpfe*, *weesst* anstatt *weisst*, *ick* anstatt *ich* schreiben, weil der Berliner so spricht? Oder sollen wir als Oesterreicher, wenn wir Deutsch schreiben, die Wiener Mundart, die in Wien vom Kaiser ab bis zum geringsten Mann *gesprochen* wird, als Normal-Deutsch niederschreiben? Herr von Rosthorn schreibt ja selbst auch *Hochdeutsch* und kein *Wiener-Deutsch.*

Das *Kuan-hua* ist das Hochdeutsch China's; seine orthodoxe Aussprache ist vom Kaiser *K'ang-hi* festgestellt, und wir haben kein Recht von dieser Aussprache abzuweichen und den Herren Pekinesen zu Liebe eine heillose Verwirrung anzustiften.

Möge der heutige Pekinese *Chiang* (*tschiang*), anstatt *Kiang*, und *Hsi*, anstatt *Si*, aussprechen, dies ist doch kein Grund diese Wörter so zu schreiben.

Die englische Transcription ist überdiess für Deutsche gar nicht geeignet, weil ein Deutscher das *ch* nie anders aussprechen wird denn als χ, *k* oder *sch*: *Chirurg*, (χirurg), *Christ* (Krist), *Charpie* (Scharpie). Überlassen wie diesen Unfug den Engländern, aber die Deutschen sollten sich dergleichen neumodische Lächerlichkeiten nicht zu Schulden kommen lassen, und das *Kuan-hua*, nach der orthodoxen Aussprache (正音), in deutscher Transcription, niederschreiben, ebenso wie wir *Hochdeutsch* schreiben gleichviel welche Mundart uns als Umgangssprache geläufiger sein möge. G. S.

Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par VILH. THOMSEN, professeur de philologie comparée à l'université de Copenhague. (Mémoires de la Société Finno-ougrienne, Vol. V, Helsingfors, 1896).

En l'an 1893, le professeur Thomsen publia dans le Bulletin de l'Académie royale des Sciences et des Lettres du Danemark (pp. 285—299) une *Notice préliminaire* sur l'alphabet turc des inscriptions de l'Orkhon déchiffré par

lui, et dont nous avons donné un compte rendu dans le *T'oung-pao*, Vol. V, p. 171. Pour arriver à ce déchiffrement il avait pris pour base les mots *tängri*, *kültigin* et *türk*.

Dans la première partie du mémoire actuel, il nous donne une relation détaillée de ses déchiffrements qui sont actuellement garantis par le contenu des textes turcs, dont il nous donne la traduction dans la seconde partie de son mémoire.

Le premier des monuments de l'Orkhon avait déjà été traduit par l'éminent turcologue Radloff à l'aide de la clef trouvée et communiquée à lui par M. Thomsen, sous le titre de *Das Denkmal zu Ehren des Prinzen Kül Tegin*, (St. Petersburg, 1894, 35 pages). Plus tard, M. Radloff en a donné un remaniement dans son ouvrage «Die alttürkischen Inschriften der Mongolei» (Ibid. 1894—95, Lief. 1—3) où il a traité successivement aussi les autres monuments de l'Orkhon et de l'Iénissei (Thomson, op. cit., p. 81, note 2, p. 91 et p. 219.

Cependant M. Thomsen a cru devoir également publier sa traduction des deux grands monuments de l'Orkhon, qui diffère sous plusieurs rapports de celle de M. Radloff.

Comme nous ne savons pas le turc oriental, nous ne pouvons pas décider ici laquelle des deux traductions, celle de M. Radloff ou de M. Thomsen, est la meilleure — les turcologues devront décider la question.

La traduction de M. Thomsen est précédée d'une longue introduction donnant un résumé de l'Histoire des Turcs orientaux d'après les historiens chinois, autant qu'ils ont été traduits par des sinologues européens.

Cette histoire, extrêmement intéressante, puisqu'elle est confirmée par «la voix criant des pierres» ensevelie pendant tant de siècles, est à refaire en entier, dès que nous aurons réussi à rétablir la forme turque des noms et des titres travestis dans la transcription chinoise, ce qui n'est pas une facile tâche; car il faut commencer par rétablir la pro-

nonciation ancienne des caractères chinois de l'époque de la dynastie des *T'ang*, avant de pouvoir les comparer aux mots turcs.

Comme exemple nous prendrons le titre du Khan en tête du 3e Monument trouvé à *Kara Balgassoun* et dont nous imprimons en ce moment la traduction: 登里囉汨沒蜜施合毗伽可汗, selon la prononciation actuelle *Ting li lo ko mo mi chi ho pi kia kho-han.* Excepté le dernier mot, qui veut dire *Kagan*, toutes ces syllabes ne donnent aucun sens et ne peuvent pas être identifiées avec le Turc [1]).

Rétablîssant l'ancienne prononciation, nous lirons:

Ting li la kout bout mit chi hap pi kä khakan.

En soumettant cette transcription à M. Thomsen, il y reconnut tout de suite le titre turc en tête du troisième Monument [2]): *Tängridä qut bulmyš alp bilgä qagan*, c'est-à-dire le khan (*qagan*) valeureux (*alp*) et sage (*bilgä*) qui a trouvé (*bulmyš*) le bonheur (*qut*) au ciel (*tängridä*). Cela nous prouve qu'en transcription sino-turque le *t* final représente souvent un *l*, comme dans *but* = *bul*, trouver. En Coréen le même fait s'observe, et le nom de la ville de *Tchémoulpo* y est transcrit par les caractères chinois 齊物浦, d'après l'ancienne prononciation conservée à Emouï: *Tse-bout-po* où *bout* représente *moul.* Jamais, dans la prononciation mandarine *Thsi-wouh-pou*, on n'aurait pu reconnaître le nom coréen.

Nous voyons encore que le caractère 囉 *lo* qui, en Sanscrit, représente *ra*, représente en Turc *da*, *dä*, affixe indiquant le locatif ou l'ablatif (Thomsen, op. cit., p. 23): Les syllabes *mit-chi* représentent *miš* ou *myš*, affixe du prétérit (du participe), de sorte que *bulmyš* signifie «ayant trouvé» (Thomsen, op. cit., p. 38).

---

1) La transcription donnée par M. Wassiljeff rend ces mots encore plus méconnaissables: *Deng-li-lo-gu-mo-mi-ši-ho-bi-kie-k'o-han.*

2) Thomsen, Déchiffrement des Ins. de l'Orkhon, p. 13 (297) note; Radloff, Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. 3. Lieferung, S. 292.

M. Thomsen (p. 59, note 1) a également fort bien reconnu le titre turc *yapgou* (*jabgu*) [1]) dans les caractères chinois 葉護 qui se prononcent encore aujourd'hui à Emouï *iäp-hǫ* (*yep-hǫ*). Les lexicographes chinois disent à tort qu'il faut prononcer ici le premier caractère *che*, ou *ziep*, comme M. Parker (Thomsen, p. 192, note 59) le transcrit; car, en ce cas, *jabgu* devrait être prononcé à la française avec un *j* doux, tandis que le mot turc a un *y* dur initial.

Mais M. Parker se trompe, car les lexicographes chinois nous disent que le caractère 葉 *yep* est aussi prononcé comme le caractère 攝 *siep* (non pas *ziep*): 葉式涉切、音攝, *Yep* a aussi la prononciation *s* (ik) + (s) *iep* = *siep* avec un *s* dur initial.

Ma Toan-lin écrit ailleurs (Chap. 344, fol. 1 *verso*, 1re colonne et Chap. 336, fol. 16 *verso*) 業護, *Nieh-hu* en mandarin moderne, *giäp-gu* selon l'ancienne prononciation. (Emouï *giäp-hǫ*, Canton *yip-ou*).

Il n'y a donc pas un *j* français initial, mais un *y* ou *j* allemand, affaibli d'un ancien *g* dur. Pour 葉 ceci est prouvé par la prononciation en langue vulgaire du mot pour feuille à Emouï: *hioh*, où le *g* initial est déjà affaibli en *h*, qui, en langue littéraire, est encore affaibli en un *y* initial. Les Japonais ont transcrit ce caractère par *yefŭ* (エフ) = *yef*, comme je l'ai démontré dans mes «Desultory Notes on Japanese lexicography» (*T'oung-pao*, IV, pp. 191 et 208).

Il faut se méfier des lexicographes chinois dès qu'il s'agit

1) M. Thomsen, op. cit., p. 146, note 21, fait dériver le mot *Yabgou* avec un point d'interrogation de la racine *Yap*, «faire, bâtir, arranger, ajuster» (Vámbéry, N° 131); mais les Chinois, qui aiment à rendre aussi bien la signification que le son dans leurs transcriptions, rendant la première syllabe par le mot *yap* 葉 = «feuille d'arbre», il me semble plus naturel de partir du sens «couvrir» (Vámbéry, N° 130). Comp. Djagatai *japuq*, voile, couverture, *japraq*, feuille [Decke?], Altaic *jabu*, Decke. La syllabe 護 *gu* signifie en Chinois «protéger», de sorte que *Yabgou* pourrait peut-être être rendu par *Protecteur*. M. Thomsen, à qui j'avais soumis cette supposition, m'écrit cependant qu'il lui a semblé plus naturel de partir du sens figuré: «arranger» et de traduire *Yapgou* par «Organisateur» (?)

de la prononciation de caractères chinois représentant des sons étrangers.

C'est pourquoi je maintiens la leçon *Szekun* (俟斤) comme titre turc. M. Parker prétend à tort (Thomsen, p. 193, note à p. 59) que les lexicographes chinois nous apprennent qu'il faut prononcer *K'i-kin*. Le caractère 俟 *sze* n'est prononcé comme *k'i* que dans le double surnom *Mĕk-k'i* (俟音奇、丂俟複姓, *K'anghi*). Le mot pourrait-il représenter un dérivé de *Sü* (armée), *Sükän* «Chef d'armée» (?), nom qui conviendrait parfaitement à un chef de Horde? Si le mot n'est pas turc, il pourrait représenter le mot *Sigoun* qui a en Mongol la même signification que le mot *Töre* (prince) en Turc [1]).

Déjà en 627 nous trouvons un *Sze-kun* (*Sükän*?) des Turcs nommé *Tchin-Tchou T'ong* [2]) (眞珠統俟斤). De Guignes, I, 597; et en 602 un général (*Szekun*) du nom de *Sülieh* (Ibid, p. 535).

On retrouve ce même titre chez les anciens *Sap* ou *Sip*, également une tribu des anciens Huns, voisins des *Mokko* (Mandchourie actuelle), au N. E. de la Corée, dont le grand chef s'appelait *Sze-kun* (*Sigoun*?) 雪匈奴之別種。與靺鞨爲隣理。其渠師號爲俟斤。(*Ma Toan-lin*, Chap. 347, fol. 4 *recto*).

La même remarque s'applique au titre *Szelifa* (俟利發) qui certainement ne se prononçait pas *K'i-li-fa*, car, pour rendre ce titre, les historiens chinois écrivent 頡利發 *Kit-li-fa* (Kilbat?).

Ma Toan-lin (Chap. 343, fol. 2 *recto* et 344, fol. 1 *verso*, énumère les grands officiers turcs héréditaires:

1. 屈律啜 *Kurčür*, les Gardes(?) contenant peut-être un dérivé de *Kur*, en Djagataï «ceinture, garde» (?)
2. 阿波 *Apa*, Grand-père, Aïeul(?) (Thomsen, IW. 2, p. 121 et note 3, pp. 193 et 196): *Inantchou Apa*; *Külüg Apa*, etc.

1) Klaproth, Journal asiatique, Tome VII, p. 264.

2) *Jinčü Tang* (ou *Töng*)?

3. 俟利發 *Sze-li-fa. Sulibat* ou *Sulbat* (?)
4. 吐屯發 *Tutunbat.*
5. 俟斤 *Szekun*, *Sükän?*
6. 閻洪達 *Yemhongdar?*
7. 頡利發 *Kit-li-fa*, *Kilbat?*
8. 達汗 *Tarkan.*

Il résulte de cette liste que les *Sze-li-fa* (3) et les *Kit-li fa* (7) sont deux titres distincts, et que la leçon de M. Parker *K'i-li-fa* pour *Sze-li-fa* doit être fausse.

Les *Kilifa* et les *Totunfa* (吐屯發) étaient des gouverneurs de province institués en l'an 619 de notre ère par le Khan des Turcs occidentaux *Tang Yabgou Kagan* (統葉護可汗。Anciens Livres des T'ang, 215 B, fol. 5 *recto*. De Guignes, op cit. I, 596). Il est clair que la désinence *fa* (*pat*, *bat*, ou *bal*) doit indiquer un rang ou titre(?) quelconque; car nous trouvons également un Khan turc en 620 nommé *Kit-li Khakan* (頡利可汗。De Guignes, I, 543; Thomsen p. 64) = *Kil qagan* (?) ou *Kir qagan*?) Notons que les Chinois ont transcrit le nom des *Kerkis* (nos Kirghiz modernes) par *Kie-li-ki-se* [1]) (De Guignes, I, 65). Le mot *Kie-li* est donc = *Kir* ou *Kil*. En l'an 725 nous trouvons un ambassadeur turc nommé *Asete Kielifa* par De Guignes (I, 582). Dans les anciens livres des T'ang (215 B, fol. 2. *verso*) ce nom est écrit 阿史德頡利發, selon l'ancienne prononciation *Ochitik Kit-li-bat*, équivalent à *Öštäg Kir*(*kil*)*-bat* (?).

Täg veut dire «ressemblant à», comme p. e. dans 登里德 *tängri-täg*, «comme le ciel, ressemblant au Ciel»; *Öš* est peut-être = *eš*, *äš*, «compagnon, ami».

M. Thomsen a également très bien reconnu le nom *Ogouz* dans l'ancien nom *Wou-hou* que les Chinois donnaient aux Ouïgoures (Note 22, pp. 147—148): car, en effet, les caractères 烏護 se prononçaient anciennement *O-gou*; de sorte que le terme *tagazgaz*, qu'on trouve chez les auteurs mahométans, représente les mots

1) Bretschneider (Notes on mediæval travellers to the west, p. 52, note 157 et p. 74) donne la transcription 吉利吉思 et 乞里乞西.

turcs *Toguz Oguz*, «les neuf Ogouz», et non pas, comme on l'avait supposé jusqu'ici, *Toguz Uigur*, «les neuf Ouïgours».

Les transcriptions chinoises ont souvent l'avantage de nous conserver l'ancienne prononciation turque. Ainsi le nom de la rivière *Tola* est transcrit par eux 獨邏 *tok-la* (en mandarin moderne *Tolo*). Or M. Thomsen (op. cit., p. 63, note 1, p. 180, note 95) nous apprend que l'ancien nom turc de la *Tola* était *Toγla* (*Togla*), la lettre *g* ayant était éliminée depuis.

Quant aux deux noms de montagne mentionnés dans les inscriptions: 烏德鞬 *Ou-tik-kien* et 鬱督軍 *Ut-tok-koun*, ils sont bien distincts. Nous lisons dans l'histoire des T'ang, que quand *Boïla* avait reçu en 745 la permission de s'établir dans l'ancien pays des Turcs, il planta ses tentes entre la montagne *Ou-tik-kien* et l'Orkhon (南居突厥故地、徙牙烏德鞬山昆河之間).

Ce nom est écrit *Ötükän* ou *Ütükän* dans les inscriptions turques et *Utikan* par Rachid ed-din. M. Thomsen (p. 152, N° 32) croit donc qu'il s'agit ici du *Hangaï* actuel, ou d'une partie orientale des Altai du Sud.

Mais selon la description chinoise, qui dit que les fleuves Orkhon et Tola coulent à droite et à gauche de l'*Ütükän*, (烏德鞬山左右嗢昆河、獨邏河, *Pien-i-tien*, I, II, fol. 6 *recto*), ce ne peut être que la chaîne de montagnes nommée dans la carte d'Anville (7e feuille de la Tartarie chinoise) *Pourkassoutey Alin*.

L'autre montagne se trouve au sud du fleuve *Kerlon* ou *Keroulan*.

Nous lisons dans l'Histoire des T'ang que, lorsqu'en 629, *Inam* eût reçu l'investiture comme *Yin-tchü bilgä kagan*, qu'il envoya un ambassadeur pour remercier l'Empereur et lui offrir en tribut des produits de son pays, et qu'il établit ses tentes près la montagne *Ut-tok-koun*. Son pays était situé à une distance de 6000 *li* (environ 2000 kilomètres) N. O. de la capitale. A l'Est il touchait

au pays des *Mokko*, (la Mandchourie), à l'Ouest aux *Yabgou Turcs*; au Sud au désert de Gobi, et au Nord au *Koulon Nor* (册拜夷男爲眞珠毗伽可汗。夷男已爲命、遣使謝、歸方物。乃樹牙鬱督軍山、直京師西北六千里。東靺鞨、西葉護突厥、南沙磧、北俱倫水。*Pien-i-tien*, 126 II, fol. 1. *verso*; De Guignes, Geschichte der Hunnen und Türken, I, 53, 62 et 555; Klaproth, Tableaux historiques de l'Asie, Carte N° 13).

Comme le *Keroulan* se jette dans le (lac) *Koulon-nor*, le terme chinois *Külun choui* indique aussi bien le lac *Kouloun* que le fleuve *Keroulan* (*Kerlon*).

La réduction des caractères *ut-tok-kun* doit donner un nom comme *Udukun*, car les Chinois ont l'habitude dans leurs transcriptions de faire finir la syllabe précédente par la consonne de la syllabe suivante. *Tok* commençant avec un *t*, la syllabe précédente *ut* termine en *t*, et *kun* commençant avec un *k*, *tok* termine également en *k*. Comp. 鬱陀那 *Ut-to-na* pour *Udâna*; 鬱陀羅摩子 *Ut-to râ-ma puttra* pour *Udra râma puttra*, etc. (*T'oung-pao*, vol. V, p. 173).

La leçon *Ourgou* au lieu d'*Andargou*, pour le nom d'un endroit où les Turcs gagnèrent une victoire sur les Ouïgoures (Inscr. de l'Orkhon, p. 125), reçoit une éclatante confirmation dans le texte chinois du III. Monument trouvé à *Kara Balgassoun*.

On y trouve (Colonne XIV, 49—51) un nom de lieu près de Bichbalik, nommé 勻曷戶 *Yun-hoh-hou*, selon l'ancienne prononciation *Oun-at-gou* = *Oun-ar-gou*. Le second caractère *at* est souvent employé par les Chinois pour représenter la lettre *R*, comme p. e. dans *Manôrhita* 末笯曷利他, *moat-nou-r-rhi-ta*, où *at* (曷) représente un R afin de bien faire sentir que *li* doit être prononcé *rhi*, c'.-à-d. un *r* aspiré; dans *Râdja* 曷羅闍 *R-râ-dzia*, etc.

N final représente souvent un R, comme M. Hirth l'a démontré;

il devient *r* quand la syllabe suivante commence par un *r*, comme p. e. dans *Parivrâdjaka*, transcrit en Chinois 般利伐羅勺迦, *pan-li-vat-ra tsiak-ka* = *par-ri var-ra* (pour *vrâ*) *djak-ka*. Le Chinois transcrit *parri* au lieu de *pari*, pour indiquer que l'*a* est court. Le nom de l'ancienne ville de *Tharaz* est transcrit par les Chinois 怛羅斯 *tan-la-sze* = *tar-ra-z*.

Selon cette loi, la réduction *Ounargou* donne *Ourgou*. J'avais déjà trouvé cette réduction depuis plusieurs mois, quand je pris connaissance de l'ouvrage de M. Thomsen, et je crois que les résultats auxquels lui et moi sommes arrivés indépendamment l'un de l'autre se confirment mutuellement.

M. Thomsen pose la question si *Ourgou* pourrait être le même endroit que la ville moderne d'*Ourga* sur la Tola. Mais ceci est impossible. D'après une communication de M. F. C. Kramp, secrétaire de la Soc. de Géogr. Néerl. à Amsterdam, cette ville, appelée par les Mongols *Örgö* = palais, n'est mentionnée pour la première fois dans l'histoire qu'en l'an 1649 [1]). *Ourgou* doit avoir été situé plus au Sud, sur les frontières du Tibet.

Nous avons encore un point à relever dont M. Thomsen parle dans son Introduction, p. 96. C'est au sujet du Parallélisme dans la langue turque. «Comme trait typique sous le rapport du style», dit M. Thomsen, «il faut surtout signaler la figure bien connue aussi d'autre part et qui consiste à exprimer la même idée en deux phrases coordonnées construites ou parallèlement ou sous forme d'antithèse. Non seulement cette figure donne au style un cachet tout particulier de force et de charme; mais lorsque une fois l'on a su saisir la sûreté et la logique de l'emploi de cette figure, elle se présente également à nous comme un auxiliaire extrêmement important relativement

1) A. Pozdnejef, «les Villes de la Mongolie septentrionale», p. 2 e. s. St. Pétersbourg, 1880 (en Russe).

à la juste intelligence de beaucoup de passages".

Nos lecteurs savent que j'ai continuellement revendiqué ce parallélisme dans le style chinois pour l'intelligence de textes difficiles. J'en ai formulé la loi, d'abord dans ma traduction de la Stèle du Kül téghin, et récemment dans une brochure séparée intitulée «La loi du parallélisme en style chinois" (E. J. Brill, 1896). Mon expérience et mon avis sont qu'on ne peut pas traduire correctement un seul texte chinois (et aussi, à ce qu'il paraît, turc) sans observer cette loi importante, et les fausses traductions des «amateurs sinologues» ne sont dues qu'à l'ignorance et l'inobservance de cette loi.

En conclusion nous offrons ici nos meilleures félicitations à M. Thomsen qui a réveillé «ces lointains échos d'une épopée nationale, tour à tour triomphants et pleins d'une douloureuse tristesse, émanant de ces pierres mousseuses" (p. 96). Sans son déchiffrement de l'écriture dans laquelle cette épopée a été écrite, la voix des pierres serait restée muette, et seuls les textes chinois nous en auraient donné un pâle reflet.

G. S.

Japanische Dichtungen (*Weissaster*) von Karl Florenz (Leipzig, 1895. Amelangs Verlag und Hasegawa, Tōkyō.)

Ein recht interessanter Beitrag zur Kenntnis der modernen japanischen Literatur ist unter diesem Titel von einem der ersten Mitglieder des orientalischen Seminars zu Berlin und derzeitigem Professor an der Universität zu Tōkyō geliefert. Das, auf Crêpe-Papier gedruckte und von den beiden japanischen Malern Shōsō [1]) und Yoshimune [2]) geschmackvoll illustrirte Buch ist eine freie Verdeutschung des von Prof. Dr. Inoue (井上哲次郎), dem früheren Lektor des Japanischen am

1) 蕉窓, Künstlername des Malers Mishima Yunosuke 三島雄之助.
2) 芳宗, Künstlername des Malers Arai Shūjirō 新井周次郎.